

**Les Musiques de l'Âme** sont écrites en vers bien frappés à la façon de Victor Hugo, et il s'y égare rarement des subtilités parnassiennes. On y perçoit une totale intimité entre l'écrivain et son œuvre dont il s'est revêtu par nécessité d'accepter les misères du destin humain et y promouvoir, via des choix difficiles, un fragile bonheur. C'est ainsi que dans *Musiques*, au tango argentin est préférée une partita du cantor de Leipzig auquel Jacqueline Bernet crie : « Au secours, Monsieur Bach, apprenez-moi la joie ! »

L'ouvrage s'ouvre par l'attente angoissée de l'artiste espérant sa muse qu'il soupçonne fugitive ou en grève et lui, le jongleur des mots, de se croire maudit pour enfin aimer l'environnement qui lui a été dévolu tel cet été roulé dans des meules dorées. Néanmoins persiste la solitude de la nuit.

La fuite des jours est décrite comme en un calendrier dramatisé de froidure, de tempête en mer mais où mars et avril balayeront les autans dans l'odeur des lilas. Aussi critique qu'elle puisse être, cette poésie sait rester toujours chaleureuse.

Jacqueline Bernet signe avec *Les Musiques de l'âme* son premier ouvrage aux éditions Edilivre.



Edilivre

Les Musiques de l'âme

Jacqueline Bernet

Jacqueline Bernet

# Les Musiques de l'âme



Jacqueline Bernet

# Les musiques de l'âme



## Du même auteur :

*Poésie d'une vie...*, recueil de poésies  
Les Editions « L'Eden du Ménestrel » 2006

*L'armoire de Ninon, la suppléante...*,  
Les Editions « L'Eden du Ménestrel » 2007

*Poèmes du fil des jours*, recueil de poésies  
Les Editions « L'Eden du Ménestrel » 2008

*Le carrousel des mots*, recueil de poésies  
Les Editions « L'Eden du Ménestrel » 2009

*L'ombre ensoleillée*, recueil de poésies  
Les Editions « L'Eden du Ménestrel » 2010

*A Vous, à Toi...*



## Préface

C'est à travers sa peinture naïve actuelle des petits événements de la vie que nous est d'abord apparue Jacqueline Bernet. Cependant, c'est une artiste polyvalente associant la plume au pinceau, voire à l'objectif photographique ou créant, à partir de matériaux de recyclage, des personnages originaux qu'elle suppose vivre dans une armoire.

Son œuvre en prose, émaillée de nouvelles, est fondamentalement autobiographique, qu'elle nous raconte sa jeunesse passée au Maroc, ses traversées de la Méditerranée aux nuits dormies sur une chaise longue dans la cale, ou ses discussions avec la directrice de son école, c'est toujours clairement, simplement qu'elle le fait, mais on peut percevoir dans ce dépouillement un appel à une complémentarité dont la poésie se chargera.

A ses premiers pas sur le Parnasse avec, successivement : *Poésie d'une Vie* (2006), *Poèmes du Fil des Jours* (2008), *Le Carrousel des Mots* (2009), *L'ombre ensoleillée* (2010), succèderont *Les Musiques de l'Âme* où la poésie de Jacqueline Bernet atteint sa majorité, qu'elle s'exprime désormais le plus souvent

en alexandrins ou se confie encore à l'octosyllabe, vieux compagnon de ses débuts. Déjà son activité littéraire lui aura valu les récompenses suivantes :

- *1<sup>er</sup> prix dit Chargeur d'énergie. Printemps des poètes Lyon 2007.*

- *Prix Laurent Guyon 2006 et 2009.*

- *1<sup>er</sup> prix de la nouvelle. Salon des poètes de Lyon 2010.*

- *1<sup>er</sup> prix Joseph Berchoux. Marcigny 2010 et 2011.*

Les Musiques de l'Âme sont écrites en vers bien frappés à la façon de Victor Hugo, et il s'y égare rarement des subtilités parnassiennes. On y perçoit une totale intimité entre l'écrivain et son œuvre dont il s'est revêtu par nécessité d'accepter les misères du destin humain et y promouvoir, via des choix difficiles, un fragile bonheur. C'est ainsi que dans *Musiques*, au tango argentin est préférée une partita du cantor de Leipzig auquel Jacqueline Bernet crie : *Au secours, Monsieur Bach, apprenez-moi la joie !*

L'ouvrage s'ouvre par l'attente angoissée de l'artiste espérant sa muse qu'il soupçonne fugitive ou en grève et lui, le jongleur des mots, de se croire maudit pour enfin aimer l'environnement qui lui a été dévolu tel cet *été roulé dans des meules dorées*. Néanmoins persiste la solitude de la nuit. Finalement est avoué :

- *Et c'est ainsi depuis ma plus petite enfance.*

- *Au bal de l'insomnie, je tiens folle cadence !*

La fuite des jours est décrite comme en un calendrier dramatisé de froidure, de tempête en mer mais où mars et avril balayeront les autans dans l'odeur des lilas.

Aussi critique qu'elle puisse être, cette poésie sait rester toujours chaleureuse. On y rencontrera *L'enfant de la nuit* pour lequel n'ont été prévus *ni maille ni gâteau* et qui apparaît comme un remords...

*Bien qu'on me parle d'un Dieu aimant et paternel.*

*Créateur des oiseaux, de la terre et du ciel* souligne révoltée Jacqueline Bernet qui avec *Des maisons et des gens* aura composé un merveilleux poème du souvenir des lieux comme l'a fait Lamartine en exaltant *Milly ou La terre natale* et *La vigne et la maison*. L'émotion qu'il suscite en évoquant chez le lecteur les images de la demeure aimée en fait, croyons-nous, une œuvre d'anthologie. On pourrait y associer ces *Odeurs d'enfance, odeurs du sud* dont celle du café torréfié. En point d'orgue : ces *Souhais* de crépuscules bleus pour *brûler les cœurs trop peureux*.

Henri Lièvre  
Membre titulaire de  
l'Académie de Mâcon





## L'artiste

L'artiste s'est voué aux muses qui l'assaillent  
Il ne s'appartient plus, il a perdu bataille.  
Son âme est une harpe aux sons désaccordés  
Qui jette à tous les vents ses arpèges blessés.

Les tourments ou les joies qui hantent son esprit  
Font trembler ou chanter les cordes de sa vie.  
Il peut quitter la terre à toute heure du jour,  
Voler avec un ange à l'ombre de l'amour.  
Tel Orphée aux enfers jouant de la musique,  
Le monde autour de lui prend des reflets magiques.

Il renaît au printemps, s'essouffle avec l'hiver,  
Sous le blanc de la neige, il devine le vert.  
Tendu vers le futur, il esquisse au présent  
Les saisons à venir et la course du temps.

Qu'il prenne son pinceau  
Ou joue de son piano,  
Qu'il arrime des vers  
Ou sculpte la matière,

L'artiste voit plus loin que l'horizon des normes  
Il habite un ailleurs dans un pays sans bornes.

## La muse fugitive

La muse, mon amie, me délaisse et me fuit,  
En ce début d'automne, arrosé par les pluies.  
Sans doute a-t-elle élu des lieux au ciel clément,  
Des plages balayées par des vents alizés  
Où des enfants rieurs, les cheveux emmêlés,  
S'amuse à lancer, en l'air, des cerfs-volants.

Ma muse viendra-t-elle, assoiffée d'Espérance,  
Pour que je puisse encor, dans le froid de l'hiver,  
Deviner le printemps, dans son intempérance,  
Et voir, dans la grisaille, éclore un peu de vert ?  
Je lui demanderai d'insuffler à ma plume  
Des mots éclaboussés, pour que mes jours s'allument ;  
Et je m'endormirai, le cœur plein d'impatience,  
Ivre de lendemains, à vivre dans l'urgence.  
Pour l'instant, je l'appelle et j'attends son retour  
Qui me mettra en bouche un nouveau chant d'amour.

## La muse en grève

Ma muse est en vacance et refuse la rime !  
Elle a lu tant de vers où les mots assemblés  
N'avaient plus aucun sens que celui de la frime ;  
Des poésies obscures, ne voulant rien dire,  
Venant de quelques snobs prétendus initiés,  
Elle parlait amour, nature et joie de vivre,  
Et s'est sentie flouée, noyée et incomprise !  
A vouloir être simple elle a perdu la mise !

Elle s'inquiète alors : Devra-t'elle employer  
Pour sembler à la mode, un jargon ampoulé ?  
Un verbiage confus, des onomatopées ?  
Slamer quelque rengaine où l'on ne comprend rien ?  
« Rapper », « avoir la haine », et se faire écouter ?  
Ma muse a fait la malle, elle a trop de chagrin !

## Le jongleur de mots

Je suis un grand illusionniste,  
Un faiseur de rime utopiste.  
Il me suffit de prendre un mot  
Et je pars au triple galop.

Quand la vie se fait mortifère,  
Je consulte un abécédaire  
Et je choisis la lettre folle  
Qui me console et me cajole.  
Je jongle avec les A, les B,  
Me voilà béat, bouche bée,  
Prêt à bombordoner de bonheur  
Baraquements et bidonvilles ;  
Et je m'élance sur un fil  
Pour reprendre un peu de hauteur.

Je revois de vert volubile  
Un désert de dunes stériles ;  
J'étire un sourire amusé,  
Sur un visage abandonné,  
En mélangeant, en un bouquet,  
Des fleurs de sel et des œillets.  
Car je m'adresse à l'invisible,  
Je botte en touche au point sensible.

La pluie se change en perle fine,  
Le vent pourfend la grise mine,  
Le givre illumine les champs.  
Et je redeviens un enfant.

Je laisse ouvert le dictionnaire,  
Mon garde-fou et mon repaire...

## Le poète maudit

Je pleure à l'intérieur et ris en apparence,  
On me croit éduqué et je suis insolence,  
On me dit apaisé, je ne suis que violence ;  
Je prélève, obstiné, avec persévérance,  
Les instants de bonheur, afin de m'en repaître,  
Minutes émiettées, volées, au temps qui meurt,  
Au jour qui, lentement, se prépare à renaître  
Et va me consolant de la nuit qui m'apeure.

Je traverse ma vie sur un filin d'acier,  
En équilibre instable et sans un balancier.  
La folie me courtise et me fait les yeux doux,  
Cette chienne me hante, irai-je jusqu'au bout ?  
Je regarde le monde et je tremble pour lui,  
Et l'angoisse m'étreint. Je suis un roi maudit.  
Mon royaume interdit est bâti sur des mots,  
Je peux grimper aux nues en choisissant les beaux,  
Mais me blessent certains, en me causant du tort,  
Ceux-là, je les honnis, qui me parlent de mort.

Je chausse, sur mon nez, des vers en arc-en-ciel ;  
Les couleurs irradient, de milliers d'étincelles,  
Les objets usuels, les gens que je connais ;  
Je chante un univers beaucoup moins imparfait,  
Et le roi va guérir  
Il pourra s'endormir.

## Le poète et l'espoir

Le poète aurait-il renoncé à l'espoir,  
Et plongé tout entier, dans un océan noir,  
Oubliant, à jamais, que la mission de l'art  
Est de chercher le beau, sans fin, de toutes parts ?  
Il deviendrait, alors, un prophète déchu,  
Un affreux charognard, un triste individu  
Et le monde, vaincu, pourrait, un beau matin,  
L'assigner à la barre et juger ce mutin.

Je ne veux pas penser à cette déchéance ;  
J'essaie, sur tous les tons, d'appeler l'Espérance,  
Pour voir, dans l'eau qui tombe, une graine qui lève  
Et dans la nuit profonde, une machine à rêve.

Chaque jour n'est-il pas la merveille avérée ?  
J'aime l'été, roulé, dans des meules dorées,  
L'automne rougissant, comme un enfant surpris,  
L'hiver au souffle court, devant le temps qui fuit  
Et le printemps fusant, tel un feu d'artifice,  
Pour chasser l'engelure et tous ses maléfices.

La nature est fidèle  
Et répond avec zèle ;  
Je ne peux que la suivre et la féliciter ;  
Vous voyez, j'avais tort de trop me tourmenter !



## Soif

Je suis une fièvre à soigner,  
Une blessure à suturer,  
Un torrent fou qui s'est figé.  
Ma soif encor non étanchée,  
Recherche une eau désaltérante,  
Qui coule en sources résurgentes  
Et jamais ne se peut tarir,  
Où je pourrai boire à loisir,  
Et me baigner, jour après jour.  
Mon eau-de-vie s'appelle Amour.

J'ai rencontré, sur mon chemin,  
Des hommes qui m'ont pris la main  
Mais ils n'ont pas cherché plus loin,  
Ne me prodiguant aucun soin.  
Ils m'ont chargée de leurs tourments  
Que j'ai dû porter sur mon dos  
Moi qui souffrais de lumbagos !  
Et me voilà, toute courbée,  
Sous le poids de leurs beaux serments !  
Je ne demandais pas la lune  
Au Pierrot qui m'a regardée,  
Pour oublier mon infortune !

Je suis une fièvre à soigner  
Une blessure à refermer.

## Mauvaises graines

J'ai ensilé en moi des graines de violence,  
Venues d'on ne sait où, peut-être de l'enfance ;  
En temps habituel, elles restent cachées  
Mais au moindre dépit, elles veulent germer  
Et poussent à vue d'œil en remplissant mon cœur,  
Mon esprit et mon corps d'ortie et de malheur.  
Et je ne suis alors plus qu'une déchirure  
Dont rien ne peut guérir la béante blessure.

La haine m'envahit, levant, dans mon cerveau,  
Des mots chargés de fiel, précis comme des flèches  
Qui peuvent, malgré moi, se changer en flammèches,  
Faisant de ma douleur une arme de bourreau.  
A vouloir être aimé, on devient dépendant  
Et l'autre fait de vous un pauvre être mendiant,  
Trop sûr de son pouvoir,  
Il pousse au désespoir.

Il faut, sans hésiter, s'enfuir sous d'autres cieux  
Avec la solitude ancrée au fond des yeux.

## Musiques...

S'il fallait s'approcher au plus près de l'humain  
Pour chanter son malheur et son enfermement,  
Je choisirais, bien sûr, le tango argentin,  
Qui inspire, avec peine, un air désespérant  
Et l'expire, haletant, comme un agonisant.  
L'accordéon gémit, dans une plainte extrême,  
Réveillant la blessure, au fin fond de soi-même,  
Implacable et terrible, en un cri lancinant.

Dans un long lamento, il pleure une douleur  
Gangrenée et putride, avec peu de pudeur.  
C'est le vecteur parfait de la déliquescence,  
Le miroir absolu de notre déchéance.  
Je plonge dans le noir avec Carlos Gardel,  
Mon âme se débat dans un combat mortel,  
J'essaie de respirer,  
J'ai peur de me noyer.

Mon front émerge un peu de cet océan là  
Et je meurs à nouveau quand j'entends Piazzola !  
Au secours, Monsieur Bach, apprenez-moi la joie !  
Jouez la partita contre mon désarroi !  
Apaisez mon esprit fiévreux et ravagé,  
En basse continue, bercez mon cœur blessé.

## La musique et le temps

C'était un de ces jours où le moral en plomb  
Vous rappelle, à plaisir, la triste condition  
De l'humaine nature, accablée de regrets ;  
On a des bleus à l'âme et le cœur naufragé.  
Quelque douleur physique ajoutant ses effets,  
Je me trouvais, alors, malheureuse, éplorée.  
Le temps n'arrangeait rien, il était nostalgique.  
La radio, en sourdine, émettait sa musique.

Soudain un air baroque éleva sa chanson ;  
Une déploration, portée à l'unisson,  
Douce et lente et sereine et profonde, à la fois.  
Un message envoyé depuis un tout autre âge,  
Abolissant les ans, avait fait un voyage.  
Des frères inconnus ne chantaient que pour moi !  
Ils avaient ressenti, autrefois et ailleurs,  
Même fragilité, même obscure douleur.

J'étais comme un enfant  
Bercé par sa maman.

Je ne me sentais plus isolée dans mon coin ;  
Des gens, venus d'antan, avaient su prendre soin,  
Miracle intemporel,  
De mon mal actuel !

Et malgré les écueils et du temps et du lieu  
J'ai su que, désormais, je serais proche d'eux.

## **Dona pace Signor**

Il est des jours de grâce où l'âme aspire au ciel,  
Des moments où la joie s'émeut et se réveille,  
Devant un paysage ou quelque autre merveille,  
Instants intemporels, bonheurs exceptionnels.

Je me souviens d'un jour, dans une église antique,  
J'écoutais un concert, d'une oreille distraite,  
La raideur de mon dos me rappelant, discrète,  
Que mes vieilles douleurs n'étaient pas utopiques,  
Quand, soudain, un motet me fit m'évaporer.  
C'était un air ancien, à la fois doux et fort,  
Qui chantait simplement « dona pace, Signor » ;  
Et l'amitié de Dieu sembla me déborder.

Les vitraux d'alentour, devinrent éclatants,  
Les couleurs s'allumaient, à l'écoute du chant.  
La mélodie montait, m'élevant avec elle.

Quand les voix se sont tues,  
Je suis redescendue,

Un ange est reparti dans un battement d'ailes,  
Me soufflant à l'oreille, alors, que la musique  
Lui semblait le moyen, privilégié, unique,  
D'entrer en relation, par osmose du cœur,  
Avec l'intimité d'amour du Créateur.

## L'Évitement

S'enfuir, s'évaporer ailleurs  
Sous d'autres cieux, sous d'autres traits,  
Pour conjurer, à tout jamais,  
Le quotidien et ses humeurs ;  
Vérifier si la solitude,  
Cette triste peau de chagrin  
Qui colle à la vie des humains,  
Existe en toute latitude.

Je veux savoir si sur une île,  
Que le soleil rend volubile,  
On peut trouver la paix de l'âme,  
Sans trop de larmes, ni de drames.

Abandonner tous ceux qui m'aiment,  
Mais qui ne pensent qu'à eux-mêmes,  
Aborder des pays nouveaux  
Que je reconnaîtrais pourtant,  
Sertis de palmiers odorants  
De fruits, de fleurs et de roseaux  
Et murmurer dans un soupir :  
« Je vais éteindre mon désir ».

## Angoisse nocturne

La chienne me poursuit jusqu'au fond de mon lit  
Et me fait avaler, sans goût et sans envie,  
Un poison qui m'éveille au lieu de m'endormir.  
Elle a fait de la nuit sa complice féale  
Et je bois, dans le noir où je crois que j'expire  
A chaque heure sonnée, une potion létale.

La bête faramine a pris le mauvais pli  
D'envahir, sans pitié, mon cœur et mon esprit.  
Un scénario tragique, alors, se met en place,  
Dont je suis la victime et qui, parfois me glace.  
Le futur est barré de nuages épais  
Où je ne vois venir que des tourments affreux.  
Je me sens esseulée, abandonnée des Dieux,  
Accablée de douleur et ployant sous mon faix.

La solitude est là, mon ennemie intime,  
Qui disloque mon âme en un profond abîme.

Et puis je me reprends ; j'assemble les morceaux  
Qui m'avaient émietlée ; je respire à nouveau.  
J'ai frôlé la folie dans ma petite mort ;  
Je prends une pilule... ou j'assume mon sort !

Et c'est ainsi depuis ma plus petite enfance  
Au bal de l'insomnie, je tiens folle cadence !

## Question de survie

Je ne parlerai plus de ces enfants qui meurent  
En laissant, derrière eux, tous leurs proches en pleurs,  
Injustice criante, indicible malheur,  
Qui frappent au hasard et sèment la douleur :

Je me tairai aussi devant la maladie,  
Car je m'use le cœur contre une paroi lisse.  
Je garderai, en moi, ces questions bien tapies,  
Dont je veux ignorer les réponses factices.

Je me contenterai d'admirer l'univers,  
Le rythme des saisons, immuable et constant ;  
Les arbres, sans couleur dans la nuit de l'hiver,  
Qui croûlent sous les fleurs, un matin de printemps ;  
Les prés reverdissants, miellés de pissenlits,  
Et le blé qui ondule au moindre vent coulis.

Je chanterai, sans fin, la vie qui se réveille  
Dans le premier sourire, embrumé de sommeil,  
Du nourrisson repu dans les bras de sa mère,  
Et l'espoir chevillé au profond de la terre.  
Dans le vieillard déchu, je cherche la sagesse,  
Et chez ceux qui se tuent, j'invoque la tendresse.

Je n'ai aucun mérite à rester optimiste,  
La folie qui me guette attend que je m'attriste.



## L'enfant de la nuit

Mais qui est cet enfant qui vient hanter mes rêves  
Et tourmente mes nuits sans repos et sans trêve ?  
Un petit qui est mien, tantôt fille ou garçon,  
Qui ne possède plus, ni de quoi se vêtir,  
Ni quelque soupe chaude afin de se nourrir,  
Me regarde et attend, me donnant le frisson.

Je dois m'en occuper mais, ne possédant rien,  
Je cherche, autour de moi, du lait ou bien du pain,  
Des habits et du linge, au moins le minimum,  
Pour gaver et couvrir ce tout petit bonhomme.

Alors je m'invective et me couvre de honte  
D'être aussi incapable et de n'avoir prévu  
Ni maille ni gâteau, pour cet enfant Jésus,  
Dont je semble chargée sans l'avoir pris en compte.

Que viens-tu faire en moi, reflet de mon remords ?  
Quelle fange oubliée remues-tu quand je dors ?  
Dis moi quel est ton nom, ne reste pas muet ;  
Apprends-moi, pour de bon, quel est ton lourd secret.  
Ne viens plus te cacher au fond de mon sommeil  
Tu fais souffrir mon cœur jusqu'après mon réveil.

## Les 4 éléments

Caravane figée, des dunes en chameaux  
S'élèvent immobiles entre la terre et l'eau,  
Soustrayant le rivage aux humeurs de la mer  
Et au caprice fou d'Eole hurlant l'enfer.  
D'un côté le liquide instable et coléreux  
De l'autre, le solide apaisant, silencieux.  
Au ciel, un incendie de chaleur et de feu  
Et la brise qui tourne, en balayant les cieux.

Il est alors facile près des quatre éléments  
De choisir sa famille et de s'identifier  
A la vague qui court ou au sable brûlé  
Au rayon qui réchauffe ou au vent insolent.

## Tempête en mer

La méditerranée, barrée de lames vertes,  
Enjambe les rochers dans un cri de tempête.  
A l'horizon, le ciel s'est noyé dans l'écume  
Et des rouleaux d'argent, les chevaux de Neptune  
S'élancent à l'assaut des écueils submergés,  
Dans le fracas dément de la mer démontée.  
La pluie bat la mesure, accompagnée du vent  
Qui la projette, en vrac, contre le pavement.

Elle a grondé ainsi, un jour et une nuit,  
Frappant avec fureur le sable détrempe,  
Exilant, vers l'étang, les cormorans mouillés.  
Quelques vieux fous bravant la froidure et le bruit,  
Ont osé s'approcher près de cette furie  
Qui lançait vers les cieus des paquets d'eau blanchie.  
Puis, elle s'est calmée, mettant fin au vacarme,  
Sa colère apaisée, elle a séché ses larmes.

La nature a offert un cadeau saisissant,  
Un opéra gratuit donné sur grand écran,  
Avec des percussions pour rythmer la musique,  
Et les trois dimensions sur fond panoramique !  
Ne nous lamentons pas sur le temps capricieux,  
Nous sommes en janvier et, là, devant nos yeux  
La vie, dans sa violence, appelle le respect,  
Admirons sa vigueur et soyons sans regret.

## La mer, l'hiver

Deux cormorans, tout noirs, mouillés et immobiles  
Sèchent, sur les rochers, leurs ailes déployées.  
La plage, abandonnée, se couvre d'inutile.  
Algues et bâtons secs ont été déposés  
Par des vagues en rut, en proie au vent marin.  
De rares promeneurs ont lâché sur l'estran,  
Ivres de course et d'air, leurs compagnons canins.  
Un bateau, lentement, franchit l'entrée du port ;  
Le soleil qui descend enflamme les étangs.  
L'hiver a engourdi la côte qui s'endort ;  
Et voilà les pêcheurs, au chaud dans leurs cabans,  
Qui s'en vont pour jeter, en des fonds généreux  
Des filets allongés, fins comme des cheveux,  
Qu'ils lèveront demain, lourds de poissons brillants.

Assise sur un banc, je contemple la mer  
Qui attire, autour d'elle et sur son dos mouvant,  
Des hommes au travail et de blancs goélands.  
Et ce tableau vivant, baigné dans la lumière,  
Me comble de bonheur  
Et m'apaise le cœur.

## **Novembre, décembre...**

Le brouillard de novembre a figé le village,  
Dans un coton laiteux et amuti les prés,  
Mettant une distance avec le voisinage,  
Dont l'été chaleureux nous avait rapprochés  
Et les volets mi-clos, qui chassaient la chaleur,  
Ont rouvert leurs vantaux, pour traquer les lueurs  
D'un automne attentif, avec ses grands ciseaux,  
A retailler les jours et couper les roseaux.

Le vent froisse, en tournant, les feuilles de l'été,  
Voici le temps du feu et des tisons cendrés,  
Le temps de réchauffer une vie intérieure  
Assourdie par l'été bruyant et ravageur.  
Au plus fort de l'hiver, je me consacrerai  
A cultiver des fleurs, dans mon jardin secret !

## A Vous

Dans le froid de l'hiver, reprenez-moi d'amour !  
Au moment où la nuit grignote chaque jour,  
Rallumez, dans mon cœur, un feu de mille flammes,  
Retrouvez les serments qui, tels des oriflammes,  
Sauront me préserver de l'ennui enneigé  
Des arbres effeuillés, de la terre gelée.

Car j'ai connu, naguère, au temps de la froidure,  
Des bonheurs enfiévrés où la passion fervente  
Tenait simplement lieu de douce couverture  
Et embrasait nos sens d'une chaleur ardente !  
Refaisons, à l'envers, le chemin parcouru  
Quand je n'étais alors, pour vous, qu'une inconnue.

Oublions les années qui depuis ont filé  
Et remercions la vie qui nous les a données !  
Arrêtons de pleurer sur le temps naufrageur  
Et, dans chaque journée, sachons aimer ces heures  
Qui nous sont accordées comme un cadeau du ciel  
Pour n'en gâcher aucune et les rendre éternelles.

## Noël

Blanc de neige et d'ennui, le silence d'hiver,  
Gris, comme ivre de froid, un ciel de plomb, couvert,  
Noirs le tronc du mûrier et ses branches fourchues.  
Un tapis floconneux a pris la terre à cru.  
Les sapins et les ifs ont foncé leur ramure,  
La lumière, en suspens, a pâli ses couleurs  
En soulignant chaque ombre à grands traits de noirceur,  
Et les oiseaux, inquiets, recherchent leur pâture.

Voici le temps venu de vivre à l'intérieur.  
Nous n'irons plus au bois privé de ses lauriers,  
Nous guetterons, dedans, les premières lueurs  
Du soleil renaissant, sur le gazon givré.  
Décembre est arrivé, frileux dans son manteau,  
Dès qu'il sera parti, il fera nuit moins tôt.

Pourtant, il reste encor, pour éclairer les cœurs,  
La trêve de Noël, traînant, dans sa chaleur,  
Des cadeaux que l'on s'offre, en guise de partage,  
Pour honorer l'enfance et rappeler les mages.  
Ainsi, même au plus froid de la morte saison,  
La petite Espérance anime la maison.

## Février, le vent, la mer

On entend gémir les bateaux  
Dont le vent claque les drapeaux.  
Les haubans et les mâts se plaignent  
Comme accablés, les cœurs qui saignent.  
La tramontane au grand galop  
Fouette le ciel, caresse l'eau,  
Et les palmiers tordent leurs bras  
Echevelés sous les rafales.  
Ce soir, nous n'irons pas au bal !  
Nous resterons entre nos draps !  
  
Un peu plus haut, dans le pays,  
Il paraît que c'est encor pis ;  
Le verglas joue avec les nerfs  
Des conducteurs les plus experts.  
Les petits toussent, nez en pleurs,  
Février s'étire en longueur.  
  
Pourtant, dans la rue à trois pas,  
Déjà fleurit un mimosa !



## Petit miracle du mois de mars

Gelé dans un sommeil profond,  
L'hiver avait été si long,  
Que la nature anéantie  
Gisait à terre encor transie.

Au pays du soleil levant,  
Elle avait même tressailli,  
Comme en sursaut d'une agonie,  
Faisant cracher, à tous les vents,  
Les réacteurs du nucléaire,  
Suppôts du diable et de l'enfer.

On ne savait où regarder  
Pour ne plus voir se dérouler  
L'horreur d'une Afrique embrasée,  
On avait le cœur gélifié !

Les yeux rivés sur des images  
De guerre lasse et de carnages,  
On en oubliait le printemps  
Et les petites fleurs des champs.

Pourtant un matin de sursis,  
A travers vitres et volets,  
Le miracle se produisit.  
Dans le jardin, il avait plu,  
Un arc-en-ciel inattendu  
De blanc, de rose et de violet !

## Avril

La glycine alanguie, mollement affalée,  
Exsude un parfum lourd, au moindre vent frôlée,  
Alléchant, autour d'elle, un vol d'abeilles d'or  
Qui bourdonne et butine un succulent trésor.

Les iris ont ouvert leur corset de velours,  
Laisant se défroisser le délicat brocart  
De leur robe pourprée, dans la splendeur du jour  
Qui s'étire et se couche, après un grand écart.

Les lilas odorants, en gros bouquets serrés,  
De blanc et de violet colorent les fourrés.  
On dirait que le temps se presse, après l'hiver  
Qui l'avait dénudé, de sembler moins sévère.

L'oiseau chante à tue-tête, à s'en égosiller,  
Pour plaire à son oiselle et chasser les intrus.  
Le carême, déjà, demain ne sera plus,  
Ouvre grands tes volets, le soleil va briller.

Nous irons voir, au bois, si les lauriers coupés  
Sont enfin repoussés !

## Pâques

« J'ai descendu dans mon jardin »,  
Pour y cacher douzaines d'œufs,  
Que les enfants, de grand matin,  
En écarquillant bien les yeux,  
Iront chercher  
Tout intrigués !

J'ai déposé, dans des buissons,  
Eclaboussés de verts bourgeons,  
Des chocolats et des bonbons,  
Pour mes petits garçons fripons !  
Un forsythia, déjà fleuri,  
Jetais de beaux éclats jaunis,  
Sur de timides violettes  
Et de vaillantes pâquerettes,  
Qui attestaient, par leur présence,  
Le début d'une renaissance.

Pâques aux tisons,  
Pâques au balcon,  
Revoilà le printemps joli,  
Après le blanc de la froidure,  
Qui nous apprend que rien ne dure ;  
Buvons à l'amour de la vie !

La mésange et le merle noir,  
Sifflent du matin jusqu'au soir,  
Mais moi j'attends le rossignol,  
Pour que la nuit, soudain, s'affole !  
« J'ai descendu dans mon jardin »  
Pour y chanter de gais refrains.

## De carêmes en Pâques...

Sur la route, en lacets, qui sillonne la vie,  
Des tunnels, longs et noirs, creusés sur le chemin,  
Attendent forcément, au détour d'un ravin,  
Les voyageurs errants, chassés du paradis.  
Là, dans l'obscurité, chacun courbe le dos,  
Espérant, seulement, le moment lumineux  
Qui verra le soleil resplendir à nouveau,  
Sur des coteaux féconds et des vallons herbeux.

Et puis, de temps en temps, c'est encor un désert  
Qu'il faut, absolument, traverser, cœur ouvert ;  
Un amour qui s'en va, fauché par les années,  
Une histoire sans vie, qui meurt anesthésiée,  
Des enfants qui s'envolent du nid familial,  
En vous laissant au cœur, un vertige abyssal.

Carême après carême, il est dur le passage !  
Pâques adoucira-t-il le dernier paysage ?

Et le printemps éclate, un jour encor grognon,  
Dorant les forsythias, égayant le gazon  
De blanc et de violet qui dansent dans le vent  
Et finiront coupés dans les mains des enfants !  
Et l'espoir endormi renaît dans tous les cœurs ;  
L'hiver est enterré, bientôt sonnera l'heure  
De la brise alanguie sur des épaules nues.  
La porte s'ouvrira à l'été revenu !

## **Fin de vacances... vacance du cœur !**

Les volets sont baissés et les enfants partis ;  
Envolés avec eux les rires et les cris !

De ma terrasse sur la mer, chaque matin,  
Je guettais leur réveil et, d'un signe de main,  
J'envoyais des baisers, des gestes de bonheur,  
Des histoires amuties qui me venaient du cœur.

Nous avons inventé un langage muet  
Dont je ne veux rien dire, en le gardant secret !  
Des questions se posaient, des réponses fusaient.  
Le chapeau sur la tête, un petit se sauvait  
Pour construire, en rêvant, des châteaux éphémères,  
Livrés au gré du vent, à l'humeur de la mer.

Deux semaines, voilà quelques jours bien trop courts,  
Des heures arrêtées et des moments d'amour.  
L'épuisette est rangée, le bateau dégonflé.  
Nous recommencerons, sans doute, un autre été !

## Pleine lune

Au dessus de la mer, la lune, rose et pâle,  
S'est levée dans le ciel d'un crépuscule ambré.  
Les vagues animées, aux taches argentées,  
Renvoient, en un miroir, des éclats blancs d'opale,  
Et le soir, peu à peu, se dégrise et bleuit.  
Où est l'air, où est l'eau ? Demandez à la nuit  
Qui rend les chats tout noirs et met, sur le clocher,  
Le point luisant d'un « i » par trop écervelé !  
Que sommes-nous enfin dans ce grand univers ?  
Avant d'être incarnés, étions-nous une étoile  
Qui aurait explosé en brillante poussière,  
Et qui aurait laissé, sur le fond de la toile,  
Des milliers d'énergie, en retombée unique,  
S'émerveillant encor de leur passé magique ?

## Le refuge

Le soleil qui se couche allume le Mont Blanc.  
La lumière dorée affine ses contours.  
Le ciel encor bleuté, là, en arrière-plan,  
Va foncer doucement et la neige alentour  
Rosira le tableau qui s'éteindra bientôt.  
Alors, dans la nuit brune, une lueur, soudain,  
Tremble, à peine visible, entourée d'un halo,  
Se met à scintiller et rappelle aux humains  
Que d'autres hommes, là, vivent dans cet abri,  
Jusqu'au petit matin, pour le temps d'une nuit ;  
Et leur lampe allumée, entre la terre et l'air,  
Réchauffe la montagne et la rend moins austère.



## La dame de la gare

Sur le quai d'une gare, une femme attendait,  
La valise à la main, dans les yeux du brouillard.  
Autour d'elle, une foule agitée se pressait,  
La cohue ordinaire à la fin de journée ;  
Elle ne voyait rien et fixait son regard  
Au-delà du réel, étrangement fermée  
A tous ces inconnus, papillons éphémères.  
Les trains se succédaient dans un tourbillon d'air,  
Brassant des usagers, pressés et ahuris.  
Une hôtesse, inaudible, adressait des avis,  
Dans un micro brouillé, dont le son amorti  
Crachait des numéros, absorbés par le bruit.

Perdue dans ce cloaque, elle attendait toujours.  
Etait-ce une façon d'attenter à ses jours ?  
De mettre un point final à l'ennui quotidien ?  
D'oublier ses tourments dans la fureur des trains ?  
De se penser moins seule et moins triste à la fois,  
Dans un anonymat terrible et rassurant ?  
Ou bien attendait-elle un signe encourageant  
D'un voyageur sensible à tant de désarroi ?  
Le temps a égrené le chapelet des heures,  
La dame est repartie où logeait son malheur.

On la revoit souvent, égarée et lointaine,  
En quête d'un pays qui la rendrait sereine.  
Faut-il lui conseiller un voyage intérieur  
Plutôt qu'un impossible et décevant ailleurs ?

## La gare

Je ne sais pas pourquoi je n'aime pas les gares.  
La foule qui s'y presse a des airs très bizarres  
Et beaucoup de départs paraissent des adieux.  
Je n'y ai jamais vu de visages radieux !  
Même les vacanciers, ployant sous leurs bagages,  
Ont cet air accablé des gens d'un certain âge.

Ici, tout près d'un train déjà sur le départ,  
Deux amoureux s'en vont, essuyant une larme.  
Est-ce une fin d'histoire et un début de drame ?  
Plus loin, un homme court, sa valise à la main.  
Il semble un peu perdu et s'adresse au hasard  
A des gens trop stressés qui s'écartent enfin.

Sur trois notes, l'hôtesse, à la voix éthérée,  
Vous annonce un retard dans un micro brouillé,  
Et les esprits s'affolent, en se demandant  
Ce qui vient d'être dit d'un ton indifférent.  
On répète l'annonce, on donne un numéro :  
« Le T. G. V. machin arrivera bientôt  
Mais on ne sait pas quand... merci... prenez patience ».  
Et dans le bruit ambiant, on perd toute espérance.

Je pense aux naufragés, usagers quotidiens,  
Qui ne peuvent, autrement, aller gagner leur pain  
Et je pars en courant pour fuir cette galère  
Car ce n'est pas en train qu'on se rend à Cythère !

## Des cathédrales et des chapelles !

J'ai vu de hauts clochers élançant, vers le ciel,  
Leurs flèches dentelées à l'assaut des nuages,  
Splendides monuments défiant le temps et l'âge,  
Où les péchés humains sont gravés dans la pierre,  
Côté à jamais des anges pourvus d'ailes,  
Messagers du Très-Haut, victorieux de l'enfer.

J'ai frissonné de peur devant les grands transis  
Tordant, déjà glacés, leurs corps à l'agonie  
Et j'ai beaucoup aimé les gisants apaisés,  
Sculptés dans un sommeil plein de sérénité.  
Ces superbes églises semblent des tombeaux  
Où je ne trouve pas l'apaisement intime  
Que l'on devrait atteindre en des lieux si sublimes.  
Je leur préfère, encor, les chapelles romanes  
Où Dieu n'accable pas les hommes et leurs maux.  
Dans leur simplicité, je sens une présence,  
Un accueil attentif aux cœurs tombés en panne,  
Un doux recueillement habité de silence.

Au détour d'un autel, une pietà en pleurs  
Paraît dire à chacun : « Je connais ton malheur » ;  
Et le saint vénéré, patron de l'édifice,  
Semble nous protéger de tous les maléfices.  
Au diable... la grandeur avec ses vanités  
Laissez-moi à l'abri, derrière un gros pilier !

## Religions

Au nom d'un dieu d'amour, la terre se décime  
Et fait de son idole un ennemi intime.  
Comment en sommes-nous arrivés jusque là ?  
Pourquoi prêcher la paix pour la vie d'ici-bas  
Et se combattre à mort au nom de religions  
Qui durcissent les cœurs par trop de certitudes ?  
La tolérance, esclave, est jetée en prison,  
Et l'homme oblige l'homme à une solitude,  
Qui l'emmure à jamais loin des cieux dévastés.  
Il faut abandonner ces rites enfiévrés.

Un autre paradigme appellera bientôt  
Tous les frères humains, avec un œil nouveau,  
A reconsidérer la possibilité  
D'une foi reconnue et partout respectée.  
Allah, Yaveh ou Dieu sera aimé debout,  
Un peuple est asservi quand il prie à genoux.

## Oraison

Je suis une mystique, accablée par le doute.  
Je cherche un dieu d'amour, cheminant sur ma route.

L'ai-je déjà croisé sans l'avoir reconnu ?  
Vivait-il près de moi qui le croyais aux nues ?  
Le hasard ne me plaît pas plus que la béance,  
Je ne peux être athée car pétrie d'Espérance.

Mais plus le temps s'épuise et plus je me questionne.  
Le silence me tue ; je ne trouve personne  
Avec qui partager cette recherche intime,  
Et la nuit, je me noie dans un profond abîme.

Les dogmes ne sauront jamais me satisfaire ;  
Je les ai pratiqués et je me suis perdue  
Dans des lieux interdits, des sentiers inconnus,  
Où mon âme assoiffée n'a fait que se déplaire.

Je suis un pèlerin orant et sans église.  
Je ne sais où je vais. Je crois que je m'enlise.  
Et ma seule prière à ce dieu mystérieux  
Est de donner la paix à mon esprit fiévreux.

Je suis une mystique, accablée sur la route  
Je cherche un dieu d'amour, m'allégeant de mon doute.

## Question lancée au ciel

Moi, si j'étais le Dieu de ces trois religions  
Qui le prie à genoux et l'appellent leur Père,  
Je serais malheureux et vivrais en enfer,  
Accablé par le sort de cette Création !

Je passerais mon temps, en toute éternité,  
A regretter d'avoir laissé inachevée,  
Une planète bleue, en proie au nucléaire,  
Aux tsunamis géants, aux tremblements de terre ;  
Et je ne cesserais de pleurer sur les maux  
De ces pauvres humains qui en ont plein le dos !

Alors, moi qui ne suis qu'un pauvre rimailleur,  
J'interroge le ciel devant tout ce malheur :  
« Que fais-Tu de l'Amour dont Tu es le symbole ?  
Comment supportes-Tu notre souffrance folle ? »

## Alléluia !

On me parle d'un Dieu aimant et paternel  
Créateur des oiseaux, de la terre et du ciel,  
Qui fait lever matin sur les eaux endormies,  
Et coucher le soleil dans des reflets rougis ;  
On me parle d'un Dieu dont nous serions enfants,  
Qui aimerait ses fils comme un père accueillant.  
Mais ceux qui me l'ont dit, se jettent à genoux,  
Parlent de sacrifice et se privent de tout !  
N'hésitant pas, horreur, à s'auto-flageller !  
Moi qui suis une mère, ai-je un jour souhaité  
Que mes enfants chéris s'avancent, en rampant,  
Pour s'adresser à moi, avec, dans leur langage,  
Des mots d'un autre temps et vaguement ronflants  
Dans le but d'obtenir, par un vaste chantage,  
De l'amour et un peu de bonheur en cadeau ?  
Je bouche mes oreilles et n'entends rien du tout,  
Car si mon père est Dieu, je lui parle debout.  
S'il m'aime un tant soit peu, je me repose en lui  
Le monde m'émerveille et je le trouve beau  
Et pour en profiter, je dévore la vie !



## Elucubrations...

J'ai fui la religion qui me tenait captive,  
Je suis sortie des rails où je ruais, rétive ;  
Je me suis libérée d'un joug trop accablant.  
Mes questions, cependant, restent sans solution,  
Je cherche une réponse, avec acharnement,  
Qui pourrait apaiser mon cœur et ma raison.

Est-ce trop demander que d'accéder enfin  
A connaître où je vais, à trouver le chemin ?  
Je suis telle une abeille, enfermée, prisonnière,  
Qui se cogne à la vitre et qui se désespère.

J'entrevois, par moments, une autre transcendance,  
Je me sens m'élever, hors de mes habitudes,  
Je touche enfin le but... et j'embrasse l'absence ;  
Je distingue une rade, un port hospitalier,  
Où je pourrais noyer ma grande solitude  
Et le doute revient, implacable guerrier !

J'aimerais bien, pourtant, avant que de vieillir,  
Emprunter un sentier de grande randonnée,  
Jusqu'au sommet béni de la sérénité  
Et puis... mourir !

## **Gens... sans terre... !**

Regardez l'exilé qui marche sur la route,  
Le teint gris, l'œil hagard et l'esprit en déroute.

Chassé de son pays pourri de corruption,  
Il a, sur un bateau, déserté le malheur,  
Avec d'autres que lui. Battu par les passeurs,  
Qui l'ont laissé pour mort, sous un soleil de plomb.  
Là, sur la grève aride, il est resté couché ;  
A jeun depuis trois jours et sans avoir rien bu,  
Avec, pour seuls amis, le sable et l'eau salée ;  
Il a dormi longtemps, mais on l'a reconnu.

Un homme en uniforme et portant un fusil,  
L'a secoué pour voir s'il était bien en vie ;  
Et il s'est retrouvé derrière des barbelés,  
Avec d'autres migrants, d'autres déshérités.  
Au bout de quelques jours, encor convalescent,  
Il a fui le ghetto, le cœur incandescent ;  
Car il a l'Espérance accrochée à son âme  
Celui qui, les yeux secs, a vécu trop de drames.

Il jette, sur nous tous, un regard de misère,  
Mais nous fermons la porte, il n'est pas de nos terres !  
Et moi qui ne fais rien pour alléger sa peine,  
Je peux, au moins, crier sa souffrance pérenne.

## **L'alchimie du cœur**

Quand il est remonté, du fond de son enfer,  
Le mineur du Chili, prisonnier de la terre,  
A posé doucement un sac et l'a ouvert.  
Aux yeux du monde entier, il a offert des pierres  
Aux sauveteurs béats devant tant de candeur.  
A chacun, lentement, il a donné son cœur.  
Ses vulgaires cailloux se transformaient soudain,  
Dans ses mains d'alchimiste, en pépites d'or fin.

Le temps s'est suspendu, pendant quelques minutes,  
L'air devint plus léger, plus pur, plus respirable,  
L'Espérance a germé dans ce désert de sable.  
Toute l'humanité s'est sentie fière d'elle  
Tressaillant d'émotion et d'amour fraternel,  
Et pour cet homme-là, d'un flot de gratitude.

## Souhais

Je veux des ciels qui s'illuminent  
Devant les yeux écarquillés  
Des enfants taupes de la mine  
Que des adultes dévoyés  
Ont exploités et asservis.  
Je veux des crépuscules bleus  
Pour brûler les cœurs trop peureux  
Et réchauffer les engourdis.  
Je veux des soleils aveuglants  
Pour éclairer ceux qui se terrent  
Pleins de malheur et de misère.  
Je veux des rouges fulgurants,  
Des verts profonds, des jaunes d'or ;  
Je chercherai, jusqu'à ma mort,  
La couleur du jour qui se lève  
Au-dessus des mers et des grèves,  
L'ocre dorée des lendemains  
Où l'on se donnera la main.

## Odeurs d'enfance, odeurs du sud

Te souviens-tu, ma sœur aimée,  
De l'odeur du café brûlé  
Qui montait jusqu'à nos narines,  
Torréfié par notre voisine,  
Quand nous jouions, les soirs d'été,  
A la marelle, à la poupée ?

Et quand l'hiver nous avait prises,  
On nous frottait, sous nos chemises,  
D'huile camphrée, de révulsifs  
Revigorants et... abrasifs !  
Chaque matin, t'en souviens-tu ?  
La cuiller d'huile de morue,  
Avec ses relents de marée,  
Etait censée nous fortifier  
En nous donnant quelques nausées !  
Mais il fallait bien l'avaler !

Tous les vendredis de carême,  
C'était encor de la morue  
Relevée d'aïoli, quand même,  
Mangée pour mériter les nues !  
Te souviens-tu de ces poivrons,  
Grillés et pelés à foison,  
Qui dégageaient une fumée,  
Tournant en volute serrée ?

Quand revenait le gai printemps,  
Le chèvrefeuille et le jasmin,  
Répandaient, dans tous les jardins,  
Un parfum fort et enivrant.  
En rentrant de l'école, aussi,  
Nous volions, sans faire de bruit,  
Des roses qui servaient de haie,  
Au-dessus d'un petit muret ;  
Et le nez dans ces éphémères,  
Nous les portions à notre mère !  
  
Ma sœur aînée, te souviens-tu,  
Chapeau pointu...  
De notre enfance un peu... tordue ?  
Turlututu !

## Sortir de soi

Certains jours de carême  
Où tout me semble blême,  
Où l'angoisse m'assaille et raccourcit ma nuit,  
Je rêve d'aller voir, dans le cerveau d'autrui,  
S'il fait meilleur y vivre et si l'on s'y sent bien.  
Et de m'y installer comme un coucou malin !

De cet observatoire et comme un étranger  
Je pourrais m'espionner et enfin me jauger !  
Je ferais le ménage, en jetant hors du nid,  
Les sentiments confus et la peur qui m'ennuie.  
Je me reposerais d'être toujours moi-même !  
J'essaierais des chemins non encor balisés,  
Des façons de penser jamais envisagées...  
Et puis je reviendrais... sans rime ni raison  
Me glisser à nouveau dans ma propre maison  
Riche d'un savoir neuf, d'une expérience extrême !

Il faudra que j'évite à l'avenir, je crois  
De trop m'intéresser, à la télévision,  
Aux films échevelés de la science fiction  
Avatar, avatar, amuse-toi sans moi !

## Le carnaval des jours

Faut-il aller jusqu'à Venise  
Pour voir comment on se déguise  
Et pour porter un joli masque ?  
N'avons-nous pas toute une vie  
Avec les jours un peu fantasques  
De Jean-qui-pleure et Jean-qui-rit ?

Les matins qui se lèvent blêmes,  
Je revêts habits de carême,  
Je mets au clou mon air affable  
Et j'attends, pour paraître aimable,  
Que vienne un lendemain meilleur  
Avec ciel bleu et bonne humeur !

Quand il fait froid, pendant l'hiver,  
J'enfile mon cache-misère,  
Mon bonnet, mon écharpe en laine,  
Les mains au chaud dans mes mitaines,  
Et me voilà épouvantail  
Le nez dehors, vaille que vaille !

Mais que fleurisse le printemps,  
Je jette au feu mes oripeaux.  
Je prends mon bâton, mon chapeau  
Et cours vers le moulin à vent,  
Entre les ceps et les cadoles,



En écoutant, dans les rigoles,  
Courir quelques petits lézards  
Probablement très en retard !

L'été me déshabille encor  
Au paradis du sable d'or...

J'aurai eu, pour toute une année,  
Un carnaval... assaisonné... !

## Pour demain

Je veux chanter des jours meilleurs  
Aux enfants d'ici et d'ailleurs ;  
Des aubes bleues, des matins pâles,  
Où la vie, doucement étale,  
Ferait monter des chansons douces,  
Du plus profond de l'intérieur,  
Pour s'engager à la rescousse  
Des sans-amour, des sans-couleur.

Je veux, sur un luth à dix cordes,  
Réconcilier les mal aimés,  
Dissiper toutes les discordes,  
Au son d'étranges mélopées.  
Avec de la poudre à canon,  
Je veux crever les nuits d'été  
De feux d'artifice à foison  
Tirés depuis un chalutier  
Sur une mer endiamantée  
Sous une lune émerveillée.

Des volières du monde entier,  
S'échapperaient, à tire d'aile,  
Des oiseaux désincarcérés  
Dans une large échappée belle.  
Seuls resteraient, sous les verrous,

Des assassins, des vieux grigous  
Dont on n'entendrait plus les voix,  
Etouffés par les carillons  
De véritables religions  
Semant l'Amour, chantant la Joie.  
Je veux chanter des jours meilleurs  
Aux enfants d'ici et d'ailleurs...

## Infinitifs pour l'infini

Se lever le matin avec, au fond des yeux,  
La lumière étoilée volée à la nuit bleue.  
Garder, pour les jours gris, un peu de l'innocence  
Des premières années de la petite enfance.  
Aborder le matin comme un cadeau offert,  
Une chance à saisir, un ouvrage à parfaire.  
Résister à l'hiver comme un arbre mouillé  
Bien ancré dans le sol, la tête au firmament,  
Et qui tend vers le ciel ses bras tout dépouillés,  
Dans le secret espoir de renaître au printemps.  
Briser la cage en verre où l'on est prisonnier,  
Sortir de son enfer, du train-train casanier.

Cesser de se répandre et de s'apitoyer  
Sur son propre malheur pour ne pas s'y noyer  
Penser : « J'ai bien vécu mais ai-je assez aimé ? »  
Tourner vers l'extérieur son regard enfermé  
Et voir que l'autre existe, avec un cœur qui bat,  
Qu'il souffre et qu'il attend et qu'il est toujours là !  
Accepter de mourir avec sérénité,  
En misant sur l'Amour et sur l'Eternité.

## La vie belle

Je traque l'Espérance, au fil du temps qui passe,  
Dans les yeux d'un enfant, les ailes d'un oiseau,  
Dans le nuage blanc qui s'étire et s'efface.  
Je débusque l'amour dans tout ce qui est beau,  
Dans le sourire offert de l'ami bienveillant,  
Dans le baiser donné à l'aimée par l'amant.

J'écoute la chanson, fredonnée par le vent,  
Dans les roseaux froissés, les peupliers géants.  
Je tremble d'émotion pour le long lamento  
Qu'une voix angélique entonne, en bel canto,  
Fragile et merveilleux message du baroque  
Parvenu jusqu'à nous, témoin d'une autre époque.

Je me dis qu'après tout, devant tant de splendeur  
Il faut bénir le ciel, la vie, le Créateur.

Je sais que vous pensez : « Oui, bien sûr... mais... la  
[mort ? »

Puisqu'il en est ainsi, je me tais, c'est d'accord !

## Prière de la jeune mariée...

« Nous n'aurons pas d'enfant, mon beau prince  
[charmant !

J'en connais les espoirs, j'en sais tous les tourments.  
Nous dormirons ensemble et nous nous aimerons  
A quelqu'heure du jour, sans fermer notre porte,  
Dans des draps de satin, dans des lits très profonds,  
Bercés par la passion, qui déjà nous emporte.

Nous ne serons jamais réveillés par des pleurs,  
Nous ne tremblerons pas, accablés de malheurs,  
Pour des adolescents au discours ravageur,  
Insolents et butés, à l'humour naufrageur.

Nous resterons en vie, sans crainte du futur,  
Sans avoir trop souffert, sans aucune blessure.  
Nous serons les enfants que nous n'avons pas eus,  
Nous aurons fait de nous ce qu'il nous aura plu... »

« Nous n'aurons pas d'enfant, ma jolie épousée,  
Je ne veux pas te voir, usée par les années  
Et les nuits sans sommeil, à guetter le retour  
D'un jeune écervelé, toujours en mal d'amour.  
Nous laisserons passer, avec désinvolture,  
Les printemps, les étés... Et pourvu que ça dure ! »

## Extrapolation... en « x » !

Une exostose exhaustive annexe mes dents,  
Excroissance extravagante et va, expectant  
L'exérèse expiatoire et expéditive,  
Qui m'expose à une exploration explétive,  
Puisqu'il faudra, bientôt, excaver mon palais,  
Pour exclure cette exception, en l'extrayant.

Cet exercice, exigeant, bien trop me déplaît ;  
J'exsude, exténuée, ma peur, en m'extirpant  
De cet extrême exil où je vis excédée.  
J'exhorte l'existence à vouloir m'exaucer !

Si je vous ai exaspérés,  
Soyez gentils de m'excuser !

## Le gâteau de Pierrot

Le Pierrot de la lune a ouvert sa cuisine  
Et invité, chez lui, sa douce Colombine.  
Dans une jatte blanche, il a cassé les œufs,  
Versé de la farine, en dévorant des yeux,  
Sa jolie fiancée, assise au coin du feu.  
A tant la regarder, il en oublie un peu  
Ce qu'il a commencé et a tout mélangé !  
Le sel a remplacé le sucre vanillé !  
La tarte du début n'a plus rien d'un gâteau,  
La pomme a disparu, croquée sous le manteau,  
Par la jolie brunette, affamée et conquise.  
Qu'importe la recette, il faut qu'on se le dise,  
Pierrot et Colombine, avides de tendresse,  
Iront manger pizza et sècheront la messe !



## « Un repas presque parfait »

A la foire de Marcigny,  
Il fut séduit dès qu'il la vit !  
Elle avait l'œil un peu statique,  
Mais... une croupe fantastique !  
– « Tu seras mienne, ah je le dis ! »  
C'est exactement ce qu'il fit.

Puis il appela ses amis :  
– « Je vous attends tous à midi ! »  
On fit bombance à l'apéro,  
Avec du foie gras, du porto.  
Ce fut la liesse générale,  
Quand il annonça, triomphal :  
– « Pour ce repas presque parfait.  
Voici celle que j'ai choisie,  
Toute dorée, toute rôtie,  
La dinde du cru Brionnais ! »

## La météo et le mélancolique

Le temps lui dicte ses humeurs.  
Les jours de pluie, c'est l'agonie,  
A chaque intempérie, il meurt !  
Quand le vent, avec insolence,  
Secoue les huis et les fenêtres,  
Il en évalue la violence  
Tel un savant anémomètre.  
L'automne assassin qui le blesse,  
Ouvrant, sous de fausses caresses,  
La porte à son grand ennemi,  
Le fait trembler depuis l'été.  
Il craint ce maudit, ce pervers,  
Celui qui se nomme l'hiver,  
Sa saison la plus détestée !

A partir du mois de septembre  
Et jusqu'à la fin de décembre,  
Moral en berne et teint jauni,  
Il souffre de neurasthénie !

Dans un passé très antérieur,  
Etait-il oiseau migrateur,  
Martinet ou bien cormoran,  
Fuyant toujours vers le levant,  
A la recherche d'un bonheur  
Vaguement situé... ailleurs ?!

## Repas de famille

Le couvert est dressé sur une nappe en fête ;  
La mère inspecte encor le travail accompli.  
Elle arrange une fleur, replie une serviette,  
Et retourne au fourneau surveiller son rôti.  
Entre la vinaigrette et le gâteau roulé,  
Elle ajuste son col, au miroir accroché.

Midi vient de sonner au clocher du village,  
Et dans quelques instants, les enfants seront là.  
Entre Pâques et Noël, combien de fois déjà  
Les a-t-elle gâtés, depuis leur plus jeune âge ?

Les années ont passé, plus ou moins réussies ;  
Les souvenirs des uns, par le temps embellis,  
Ont pris un goût amer dans certaines mémoires.  
L'hôtesse attend, inquiète et quelque peu soucieuse,  
L'arrivée de sa troupe et, bien que très heureuse,  
Craint la phrase propice à déclencher l'histoire ;  
Car il faut bien savoir que dîner en famille  
Représente souvent un risque périlleux !  
Et la conversation du fils ou de la fille  
Se révèle parfois un piège séditieux.

Les voilà arrivés, les petits et les grands,  
Apparemment contents de tous se retrouver.  
On suspend les manteaux, les bonnets et les gants.

On s'esclaffe ravi sur la mine étonnée  
Des derniers petits fils un peu désorientés.  
Les verres sont remplis, on va pouvoir trinquer.  
Tout semble bien parti... Cela ne veut rien dire !  
C'est entre le fromage et le dessert sucré  
Que le ton peut monter d'une octave diésée...  
La mère attend déjà et redoute le pire !

## Rire

On ne peut pas toujours influencer sur la vie,  
On la prend comme elle est, en couleur ou en gris.  
Pourtant, je crois qu'il faut,  
Dans les bas et les hauts,  
Savoir tirer le sel de l'aventure humaine,  
En riant de soi-même, on allège sa peine.

Au fond de la tourmente, on trouve, très souvent,  
Une phrase, un propos, quelque peu ridicules  
Qui appellent le rire et, pendant un instant,  
Soulagent la douleur bien mieux que les pilules !  
Par bonne éducation, certains ne se permettent  
Qu'un sourire, en passant, un genre de risette,  
Sans racine profonde et sans retour utile.  
Ce ne sont que grimace et simagrée futiles !

Le rire qui s'égrène en cascade d'eau fraîche,  
Invite à partager un moment de bonheur ;  
Dans l'ennui quotidien, le cœur ouvre une brèche,  
Il s'accorde une pause, il se fait une fleur ;  
Il jette un pont, bâti pour enjamber la lise,  
Il appelle au secours et il dédramatise.

De grâce, accordez-vous de rire à grand gosier  
Faites au convenu un joyeux pied de nez !

## Objets inanimés...

C'est vrai, je le confirme, avec le grand poète,  
Les objets ont une âme et ils le font savoir !  
Qui de nous n'a jamais retrouvé ses lunettes  
Dans un endroit caché, tout au fond d'un tiroir  
Alors qu'il était sûr de les avoir rangées  
Dans leur étui, posé sur la table cirée ?

Les objets ont une âme, assurément ludique,  
Et se plaisent parfois à être tyranniques.  
La carte bleue, coquine, échappe à tout contrôle  
Et son propriétaire, épouvanté, s'affole !  
La clé de la voiture a disparu, soudain,  
Et ne sera trouvée que tard le lendemain.

Le pire, à mon avis, concerne les papiers  
Que l'administration réclame à l'usager !  
Pour le moindre dossier, il vous faudra fournir  
Des copies, des extraits, ou des attestations,  
Qui ont résolument décidé de vous fuir  
Et se glissent souvent, sans aucune raison,  
Entre les deux rayons d'un meuble de cuisine !  
Ne cherchez surtout pas de logique à l'histoire,  
C'est la fée Mélusine  
Qui régit les armoires !

Alors, ne dites pas : « Je perds un peu la tête » !  
Les objets ont une âme, Ah, je vous le répète !

## La famille « Machin »

Dans la tribu « Machin », on trouve le grand-père,  
Un vieux monsieur charmant qui raconte ses guerres,

Toujours abasourdi  
D'avoir pris un fusil ;

Il lui en est resté quelques petits bobos,  
La peur de l'ennemi et les nuits sans repos.  
Alors, pour se calmer, il prend quelques cachets,  
Dont il ne parle pas, dans le plus grand secret !

Il est donc devenu le papy « Equanil » !

La grand-mère a été une fort jolie dame,  
Qui vit très angoissée par les années qui cassent !  
Elle essaie d'oublier ce vilain mélodrame  
Et se farde un peu plus pour que les rides passent.  
Alors, en attendant, elle prend des cachets,  
Dont elle ne dit mot, dans le plus grand secret !

Elle est donc devenue la mamy « Lexomil » !

Le père est en affaire et c'est très difficile.  
Il va de porte en porte et court de ville en ville.  
Quand il rentre chez lui, il s'écroule épuisé ;  
Il veut se reposer et ouvre sa télé.  
Le soir, pour mieux dormir, il prend quelques cachets,  
Dont il ne parle pas, dans le plus grand secret !

Il est donc devenu le papa « Atarax » !

La mère, omniprésente, a de quoi s'occuper ;

Tenant, à bout de bras, toute la maisonnée.

Chacun la sollicite et tous la manipulent !

Alors, pour s'en sortir, elle gagne sa bulle,

Et prend quelques cachets,

Dans le plus grand secret !

Elle est donc devenue une accro du « Prozac » !

Et les enfants « Machin », que feront-ils demain ?

Pour l'instant, sur « Facebook », ils cherchent des  
[copains,

A grands coups d'internet et en fumant des joints.

C'est leur anxiolytique et trois W... point !



## Le papillon et la rose

Le papillon dit à la rose :  
« Ouvre-toi bien, ma belle éclose,  
Car je me languis de sucer  
Ton pistil doux et parfumé.  
Ma trompe, amoureusement glisse,  
Au fond de toi, Ah quel délice ! »

Alors la fleur, un peu coquette,  
Répondit à cette requête :  
« Dépêche-toi de butiner  
Ce que je veux bien te donner !  
Mais ne te prends pas pour un roi  
J'en ai eu de meilleurs que toi !  
De gros frelons tout bourdonnants  
De fins bourdons tout folâtrants ;  
Quand tu te seras envolé  
Je t'aurai déjà oublié !  
Ce n'est pas toi, benêt, que j'aime  
Mais le fournisseur de pollen... ! »

## **Le vieux lièvre et la jeune tortue**

Un lièvre accablé par les ans,  
Se dépêchait à travers champs.

Une tortue le dépassa  
Et, en riant, lui déclara :

« Tu fus gagné par ma grand-mère,  
En des temps où tu étais vert,  
Et, maintenant, je te dépasse,  
Dis-moi, enfin, ce qui se passe ! »

« J'ai été jeune et farfelu  
Me voilà vieux et tout fourbu ! »

Quand on le peut, il faut courir  
C'est la leçon à retenir...

## **Mais de quoi parlons-nous ?**

Gironde au corps laiteux, sur un tapis posée,  
Elle attend sagement d'être sollicitée.  
Convoitée et soumise, et guette la caresse  
De la queue qui la flatte et la pousse et la presse,  
A petits coups précis, tirés à bon escient,  
D'un geste sec et doux, provocant et patient ;  
Et la voilà partie jusqu'où on la conduit...  
Finira-t-elle au trou, à s'affoler ainsi ?...

Mais de quoi parlons-nous sur ce ton égrillard ?  
Vous l'avez bien compris... de joueurs de billard...  
Et aussi d'une boule...  
Ma foi... un peu maboule !

## De l'art de la prosodie...

Depuis qu'un bon ami  
M'apprit la prosodie,  
Je ne dors plus la nuit  
Et compte, sur mes doigts,  
Les pieds de poésie  
Qui coulaient autrefois,  
En toute liberté,  
Dans des vers spontanés !

J'évite l'élision  
Et je courbe le dos !  
Je fais des corrections.  
Je me servais des mots,  
Aujourd'hui je les sers  
Et les trouve pervers.  
Mais je vous avertis  
Que si, un jour, pardi,  
Les e muets m'embêtent  
J'en ferai l'omelette !

## **Des lendemains qui chantent !**

Demain, dit le poète, avec des mots nouveaux,  
J'accrocherai partout des rayons de lumière,  
Je repeindrai la vie, en bleu, en rouge, en vert,  
Le ciel s'éclaircira, le monde sera beau !

Demain, dit le coiffeur, je raserai gratis...  
Les deux derniers clients, sans aucun bénéfice,  
A condition, bien sûr, que notre président  
Ne mente pas autant que son antécédent...

Demain, dit le poivrot, je boirai l'apéro,  
Avec beaucoup d'alcool... mais... je garderai l'eau  
Pour approvisionner les nappes phréatiques  
Car je suis un ivrogne à fibre écologique !

Demain, dit l'amoureux, ce sera encor mieux !  
Je pourrai, s'il lui plaît, me noyer dans ses yeux,  
Le temps s'arrêtera, je lui prendrai la main,  
L'éternité, pour moi, commencera demain !

## Léger strabisme

Il a les yeux qui s'examinent,  
Qui se surveillent, s'illuminent,  
Clairs comme l'eau qui jaillirait,  
Bleus comme un ciel en plein juillet.

Parfois, lorsqu'il n'est pas content,  
Il vous décoche un œil tout blanc,  
En signe de réprobation !  
Ce qui lui donne un air fripon ;  
Et avec un regard coquin,  
Il vous réclame des câlins !

Derrière une frimousse étrange,  
Se dessine un sourire d'ange.

## Allô, j'écoute !

Percuté violemment par l'actualité  
Diffusée, chaque jour, par son téléviseur,  
Un pauvre homme, accablé d'ouïr tant de malheurs,  
Chercha autour de lui quelqu'un à qui parler,  
Une oreille ou un cœur tout prêts à l'écouter.  
Il se rendit d'abord dans son propre quartier  
Consulter le docteur dont il était patient  
Afin de déverser un peu de son tourment.

Il commençait à peine à se déboutonner  
Que le généraliste, œil rivé à l'horloge,  
Sur son ordinateur se mit à tapoter  
Lui prescrivant un tas de sournois somnifères ;  
Le quart d'heure passé, il lui montra la porte.  
L'homme se dépêcha de remettre ses bottes.  
Il décida de voir quelqu'autre spécialiste.  
Les chirurgiens coupaient,  
Les curés officiaient.  
Il ne lui resta plus que le psychanalyste.  
Il parla de son doute et de son pessimisme  
Et apprit, ahuri, que lors de sa naissance,  
Il avait dû subir un grave traumatisme  
Dont il payait, jourd'hui, la dure conséquence.

Retourné au logis, il se mit à rêver,  
A une île déserte, offerte aux cocotiers,  
Où il pourrait trouver un singe hospitalier  
A qui il oserait, quelquefois, se confier !



## Le libraire

« Que vendez-vous, Monsieur, dans votre magasin ? »

« Je vends des alchimies couchées sur du velin.

Des idées farfelues et des philosophies,

Des contes subversifs, de vieilles utopies,

Tout le passé du monde, écrit dans des grimoires,

Afin de le garder au fond de nos mémoires.

Je vends des théories cousues de mots en “isme”,

A consommer toujours avec modération,

Car “l’isme” a mal vieilli, déformé dans son prisme,

Sorti de ses bouquins, il a perdu raison !

Je vends des romans noirs de couleur rouge-sang,

Et des livres d’amour, bouillants, effervescents,

Des recettes sucrées à l’odeur de cannelle

Et des mets épicés, piquants et pleins de sel...

Que cherchez-vous, Madame, à lire exactement ? »

« Je voudrais du bonheur et des bons sentiments,

Des quotidiens d’espoir sans remarques amères,

Pour que chaque matin se lève une lumière.

Je veux penser encor que la vie est jolie

Cela existe-t-il ?... alors... en poésie ? »

## L'argent

J'ai toujours éprouvé du mépris pour l'argent ;  
Je voulais l'asservir, ou du moins m'en servir,  
Mais cet esclavagiste est le maître du temps.  
Il vous met sous son joug, en flattant vos désirs.  
Si vous le dédaignez, il vous fuit à jamais,  
Si vous le convoitez, il devient votre dieu,  
Il prend de l'importance, il envahit les lieux !  
Vous pensiez le dompter, vous êtes son laquais.

Et le monde ainsi va, dans cette dépendance.  
Ceux qui servent ce roi, redoutent son absence,  
Ceux qui vont le bravant, sont voués à l'enfer,  
Sans en avoir le nerf, ils ont perdu la guerre !  
Ce tyran sans pitié, ne connaît pas de loi,  
Il soumet les athées, corrompt la bonne foi.

Pourtant, combien de fois n'ai-je pas murmuré :  
– « Si j'avais de l'argent, je serais moins stressée ! »...  
Le jour où tu voudras, sale argent, te ranger,  
N'aie crainte de venir, je vais t'apprivoiser !

## Berceuse pour demain

Demain lorsque la nuit, à petits pas de sioux,  
Aura quitté le ciel et amuti les loups,  
Nous irons, mon enfant, tout au fond du jardin,  
Voir si le vieux noyer cache encor, en son sein,  
Des écureuils coquins et quelques vieux corbeaux.  
Nous jetterons du bois, dans le petit ruisseau,  
Où tu feras semblant de vouloir attraper,  
Des poissons argentés à offrir à maman ;  
Et je te redirai que les eaux de la terre  
Traversent des pays et vont jusqu'à la mer.  
Dans tes grands yeux dorés, je pourrai deviner  
Que tu es incrédule à cette vérité !  
Demain, mon ange doux, nous irons ramasser  
Des bouquets de lilas, de lys, de fleurs des champs.  
Demain il fera jour et tout sera nouveau  
Mais pour l'instant, amour, tu dois faire dodo !

## Des maisons et des gens

Il existe des lieux, ancrés dans nos mémoires,  
Des maisons de famille, engrangeant leur histoire,  
Entre armoire normande et secrétaire empire,  
Qui semblent conserver des secrets sous la cire.

Dès qu'on franchit le seuil, le temps s'est arrêté.  
On y passe en touriste, on s'y sent invité.  
Il flotte encor, dans l'air, l'odeur des confitures,  
De la soupe aux poireaux et des tartes aux mûres.  
Au salon, le piano, avec ses partitions,  
Rappelle au tout venant qu'on aima la musique  
Et qu'on joua souvent, sans aucune raison,  
Arias et menuets, parfois, quelques cantiques !

L'escalier qui conduit aux chambres de l'étage,  
Monte sous les bouquets d'un vieux papier terni,  
Où des fleurs enlacées, revenues d'un autre âge,  
Entortillent leur cœur et leurs feuilles jaunies.

Sur le palier du haut, un miroir biseauté  
Réfléchit la lumière en son cadre doré.  
Et là, dans l'ombre douce aux fenêtres voilées,  
Des lits en bois massif, écrasés d'édredons,  
Trônent sous les sous-bois et les reproductions  
Des peintres d'avant-hier et des siècles passés.  
Ça sent bon l'encaustique et la térébenthine,  
Et l'enfance et l'école et le temps des comptines.

## Les feux de l'Orient

Je sais l'envoûtement de ces pays là-bas,  
Où sous un soleil blanc, à l'ombre des palmiers,  
Des passions rouge sang, aux parfums opiacés,  
Se nouent et se dénouent dans la moiteur des draps.  
Je connais ces odeurs qui montent de la terre  
Tenues en suspension, dans la touffeur de l'air ;  
Ces visages d'ailleurs, murés dans leur silence,  
Où derrière un sourire, on pressent la violence,  
Ces contrées accablées d'un été permanent  
Qui échauffe le sang et rend les cœurs brûlants.  
Et je me reconnais dans ces climats extrêmes  
Où l'on se sent vibrer jusqu'au fond de soi-même.

Je revois Marguerite, avec son bel amant,  
Silencieuse et hautaine, au regard déchirant,  
Séduisante et séduite, à son corps défendant,  
Brûlée, à tout jamais, par les feux de l'Orient.

La limousine noire avance lentement,  
Lieu clos et sensuel où le désir s'anime ;  
Et la foule bruyante aux marchés odorants  
Encerle la pénombre, en la chambre anonyme  
Où l'amour qui se joue, par le destin piégé,  
A pris le goût cruel d'une mort annoncée.

## African queen

Parlez-moi de l'Afrique écrasée de soleil,  
De sa foule indolente au teint cuivré de miel ;  
Quand le ciel lactescent chauffe la terre à blanc,  
Quelques chats silencieux que la faim rend sournois  
Glissent le long des murs, en quête d'une proie,  
Avant de disparaître, étiques et errants.

Une charrette va, tirée par un grison,  
Qui n'a dû abuser ni d'herbe ni de son,  
Et renâcle, en brayant, sous le poids du fardeau,  
Dans la chaleur du jour qui tombe sur son dos.  
Sur ce continent là, les passions sont intenses,  
La misère attisant le feu de la violence.

Tout est démesuré sur le sol craquelé  
Où même les criquets n'osent pas se poser.  
Mais il suffit d'un rien pour se mettre à la fête,  
Autour d'un thé sucré parfumé à la menthe.  
Le visiteur est roi, l'envoyé du prophète,  
Et l'hospitalité, jusque dans la tourmente,  
Appelle à réserver un accueil chaleureux  
A l'inconnu qui passe, heureux ou malheureux.

L'Afrique est chatoyante, allumée de couleurs,  
L'Afrique est odorante, embaumée de senteurs,  
L'Afrique est envoûtante, accorte et belle amante,  
Cléopâtre secrète et reine conquérante.

## Venise toujours

Tous les trains que j'entends rouler dans la nuit noire,  
A Venise s'en vont, pour voir si la lagune  
Reflète encor longtemps, sous les rayons de lune,  
Les amoureux penchés sur les eaux en miroir,  
Du haut du Rialto et sur le grand canal  
Qui s'étonnent de voir la lueur d'un fanal  
Trembler de tous ses feux, un peu comme une étoile  
Qui leur dirait de vivre un bel amour sans voile.

Et quand le soir descend, quand le silence est roi,  
Je repars, en rêvant, chez la Sérénissime,  
Je traverse ses quais, j'entre dans ses églises,  
Je revois la ruelle, où je marche avec toi.  
Je m'émerveille encore en admirant l'horloge,  
Le pont où l'on soupire et le palais des doges.  
Ne me réveillez pas, je veux rester là-bas,  
Pour y vieillir à deux, sur la grande « piazza ».

## L'Anse du paradis

Mets ta robe jolie, ma petite hirondelle,  
Laisse-moi deviner tes dessous en dentelle !  
Ne coiffe pas trop bien tes mèches de cheveux,  
Mes mains n'oseraient plus y mettre du désordre.  
Allons sur la falaise aimée des amoureux,  
Asseyons-nous tous deux sur le vieux banc de bois  
Et, sous la pergola où le silence est roi,  
Le soleil aveuglant ne pourra pas nous mordre !

Là, je prendrai ta main et ta bouche rougie.  
Un ange habite ici que jamais on ne voit,  
En ce lieu baptisé « l'anse du paradis » ;  
Déjà le romarin fleurit, dépêche-toi !

Nous reviendrons souvent, comme en pèlerinage,  
Entre les pins touffus et les rochers en nage,  
Pour voir si la maison, près du fin cyprès vert,  
A ouvert ses volets, au-dessus de la mer.



## **Vieillesse, humour, sagesse**

Qu'est-ce qui fait pleurer les vieux  
Et perler de l'eau dans leurs yeux ?  
Les souvenirs qu'ils embellissent,  
Sur la toile de leur mémoire,  
Comme un précieux brocart que tissent  
Les images de leurs victoires ?  
Peut-être aussi d'anciens visages  
Que le temps a rendus parfaits,  
Floutés et tout empreints de paix,  
Evanescents comme mirages ;  
Quelques parfums de femmes rousses,  
Imaginées dans leur jeunesse,  
Croisées sur des chemins de mousse,  
Lointaines telles des déesses.

Les ans ont tué le désir  
Qui faisait flamboyer leurs corps,  
Et ont transformé, en bois mort,  
La verte sève du plaisir.  
Peut-on passer à la sagesse  
Quand on est privé de promesse,  
Avec pour projet d'avenir  
Un funéraire devenir ?

Mais à ressasser son malheur  
On s'éloigne encor du bonheur,  
Et on empoisonne les jours  
Des enfants nés de nos amours !  
Apprenons à rire de tout  
Pour éviter de finir fous !

## Aimer pour rien

Aimer sans espoir de retour,  
Donner sans penser recevoir  
Ou bien se calfeutrer le cœur,  
N'utiliser le mot « bonheur »  
Qu'au pluriel et le verbe « avoir »  
Qui remplacerait, pour toujours,  
L'auxiliaire « être » vulnérable  
Et si souvent insupportable.

Aimer la vie comme un cadeau,  
Aimer le pire et le meilleur  
Et n'attendre rien de plus beau  
Que vibration de l'intérieur  
Nous reliant à l'Infini,  
A l'universelle Énergie.

Traverser la vie dans l'Amour,  
En évitant de s'enfermer.  
Dans un « rendu » pour un « donné ».  
Aimer, pour rien, la nuit, le jour,  
Pour atteindre un autre niveau  
Et se sentir bien dans sa peau.

Aimer comme un acte gratuit  
Offert à soi et pour autrui.

## Les trois fleurs

Dans mon jardin secret, j'ai semé quelques graines,  
Dont je prends très grand soin, comme on traite des  
[reines.

La première à fleurir est l'amour de la vie,  
Qui me fait admirer le grand et le petit,  
L'univers étoilé et la moindre fourmi,  
L'arbre nu de l'hiver et le millepertuis.

La deuxième est la joie, de loin la plus fragile !  
Il faut l'entretenir, arracher le chiendent  
Qui l'étouffe trop vite en la rendant futile.  
Elle exalte les jours et mûrit en plain-chant...  
Elle adoucit la ride, éclaire les visages,  
Apaaise les esprits et déride les sages.

La dernière est divine et bien peu la connaissent !  
La cultiver réclame un travail qui ne cesse.  
Pourtant son doux parfum enivre les penseurs ;  
Les savants l'ont cherchée dans leur course au bonheur,  
Son nom est un poème  
« Sérénité », je t'aime.

## L'ange de la vie

Lorsque la mort viendra se montrer à mon huis,  
Je verrai, m'a-t-on dit, se dérouler ma vie,  
Tel un film en couleurs sur un écran géant ;  
Gris sur noir pour conter ce que fut mon enfance,  
Noir sur gris pour hurler ma sombre adolescence,  
Avec, de-ci de-là, quelque fleur éclatée,  
A l'éclat somptueux, au parfum enivrant,  
Ecluse un beau matin et, au couchant, fanée.

Des ronciers épineux, barrant de longs déserts,  
Me feront repenser aux tristes nuits d'hiver,  
A l'océan profond où j'ai cru me noyer  
Et d'où j'ai émergé miraculeusement.  
Une ombre sera là, aux autres yeux cachée,  
M'assistant sans faillir, parfois me soutenant,  
L'ombre d'un ange doux, veillant sur mes misères,  
Sous des traits différents, à des endroits divers.

A l'heure du bilan, je serai en confiance,  
Il sera, près de moi, ma dernière espérance.

## Table des matières

L'artiste .....	9
La muse fugitive .....	10
La muse en grève.....	11
Le jongleur de mots.....	12
Le poète maudit .....	14
Le poète et l'espoir .....	15
Soif .....	16
Mauvaises graines .....	17
Musiques... ..	18
La musique et le temps .....	19
Dona pace Signor .....	20
L'Évitement.....	21
Angoisse nocturne .....	22
Question de survie .....	23
L'enfant de la nuit .....	24
Les 4 éléments .....	25
Tempête en mer .....	26
La mer, l'hiver .....	27
Novembre, décembre.....	28
A Vous.....	29

Noël.....	30
Février, le vent, la mer .....	31
Petit miracle du mois de mars.....	32
Avril.....	33
Pâques .....	34
De carêmes en Pâques... ..	36
Fin de vacances... vacance du cœur !.....	37
Pleine lune .....	38
Le refuge.....	39
La dame de la gare .....	40
La gare .....	42
Des cathédrales et des chapelles !.....	43
Religions .....	44
Oraison.....	45
Question lancée au ciel .....	46
Alléluia ! .....	47
Elucubrations... ..	48
Gens... sans terre... !.....	49
L'alchimie du cœur.....	50
Souhaits.....	51
Odeurs d'enfance, odeurs du sud.....	52
Sortir de soi.....	54
Le carnaval des jours .....	55
Pour demain .....	57
Infinififs pour l'infini .....	59
La vie belle .....	60
Prière de la jeune mariée.....	61

Extrapolation... en « x » !.....	62
Le gâteau de Pierrot.....	63
« Un repas presque parfait ».....	64
La météo et le mélancolique.....	65
Repas de famille .....	66
Rire .....	68
Objets inanimés... ..	69
La famille « Machin » .....	70
Le papillon et la rose .....	72
Le vieux lièvre et la jeune tortue .....	73
Mais de quoi parlons-nous ?.....	74
De l'art de la prosodie... ..	75
Des lendemains qui chantent !.....	76
Léger strabisme .....	77
Allô, j'écoute !.....	78
Le libraire .....	80
L'argent .....	81
Berceuse pour demain .....	82
Des maisons et des gens .....	83
Les feux de l'Orient.....	84
African queen .....	85
Venise toujours.....	86
L'Anse du paradis .....	87
Vieillesse, humour, sagesse.....	88
Aimer pour rien .....	90
Les trois fleurs .....	91
L'ange de la vie .....	92



Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)



Tous nos livres sont imprimés  
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-332-50209-4

ISBN numérique : 978-2-332-50210-0

Dépôt légal : juillet 2012

© Edilivre, 2012

*Imprimé en France, 2012*